

ENTRETIEN AVEC

«Rétablir la singularité des

Le Soir d'Algérie : Pourquoi le besoin d'écrire ce livre?

Brahim Senouci : Il y a une première réponse, et qui est la suivante. Vous n'ignorez pas qu'en février 2005, une loi portant notamment sur la nécessité d'inscrire dans l'enseignement les effets positifs de la colonisation a failli être adoptée par l'Assemblée nationale en France. Comme beaucoup d'Algériens, je me suis senti bafoué, humilié, par le simple fait qu'une telle question soit posée.

Il y a une deuxième réponse : il s'agit de la découverte de l'étendue d'un immense malentendu. Je croyais, et je ne dois pas être le seul Algérien dans ce cas, que le silence qui a suivi la décolonisation valait rejet de la période coloniale, y compris de la part du peuple français. Je n'ai pu que constater mon immense erreur car, même si la disposition de la loi sur les effets positifs de la colonisation a été abrogée, on ne peut oublier que cette abrogation est en quelque sorte le fait du prince puisque c'est le président Chirac qui l'a décidée.

En d'autres termes, ce qui reste de cet épisode, c'est le constat que, pour la majorité du bon peuple de France, la colonisation a été une chance pour les peuplades sauvages qui en ont «bénéficié» ! Comme beaucoup d'Algériens, je porte en moi des meurtrissures que, par pudeur, je n'ai jamais songé à étaler.

Qu'on en conclue que ce silence alimente le déni de ces meurtrissures m'est devenu insupportable. Qu'on en conclue que ce silence conforte la mythologie des vaillants colons faisant fleurir des terres inhospitalières, infestées de marécages et de bandits sans foi ni loi, m'a amené à tenter de le rompre et de

mettre au jour une autre histoire, celle des vaincus.

Pourquoi avoir choisi cette forme, une sorte d'alternance entre l'autobiographie et la réflexion ?

Choisit-on vraiment ? La forme s'impose parfois d'elle-même. Dans le cas de ce livre, j'étais partagé entre deux souhaits. Bien que n'étant pas historien, je voulais que les faits rapportés soient scrupuleusement conformes à la vérité. J'ai donc puisé aux meilleures sources, ce qui me permet de garantir l'exactitude absolue des faits historiques que je rapporte.

Par ailleurs, je voulais un témoignage à la fois personnel et largement représentatif. J'y ai donc mis des éléments de mon histoire personnelle, histoire que je partage avec un grand nombre de mes concitoyens. Souvent, quand on soulève une controverse à propos de la colonisation, on en arrive à des querelles de chiffres, telles que la sempiternelle dispute sur le nombre de victimes. Ceux qui adoptent le parti de la neutralité parlent en général de «centaines de milliers de morts» du côté algérien. Personne n'a le compte exact.

Pire encore, personne ne s'émeut qu'on n'en ait pas le compte exact. Cela renvoie à l'image de la multitude indifférenciée, précisément celle de la mythologie coloniale. Par définition, nul individu, nul destin personnel ne peut être extrait de cette gangue. J'ai donc voulu rétablir, au-delà du sacrifice partagé, la singularité de trajectoires personnelles, donner chair à ces milliers d'individus que la machine coloniale a broyés de manière indifférenciée.

Plus près de nous, avez-vous remarqué comment les télévisions occidentales avaient rendu compte de la guerre menée contre Ghaza ? Tout a été dit sur leur partialité. Tout, sauf une chose, la plus importante.

Tous les médias ont montré l'amoncellement de cadavres palestiniens dans les rues de Ghaza au premier jour de l'agression. Ils ont aussi montré la scène de l'enterrement d'un soldat israélien, les larmes de ses parents, la douleur de ses collègues, toute la pompe de la cérémonie funèbre...

Ils ont ainsi rendu palpable la mort de ce soldat alors que celle des centaines de Palestiniens était cachée par la froideur statistique.

C'est qui, c'est quoi, le caméléon albinos ?

C'est ce qu'on appelle un oxymore, c'est-à-dire le télescopage entre deux mots en principe antagonistes (*l'obscur clarté qui tombe des étoiles* de Victor Hugo en est un exemple).

Le caméléon est un animal qui s'adapte à son environnement en se confondant avec lui. En revanche, l'albinos ne peut pas changer de couleur. Le caméléon albinos est une sorte de figuration de l'Algérien. Comme vous le savez, nos compatriotes sont présents dans le monde entier, dans les sociétés les plus diverses ; apparemment, ils s'adaptent sans trop de problèmes.

En réalité, il y a en eux quelque chose d'irréductible au changement. Ils n'ont en vérité qu'une crainte, c'est qu'ils ces-

sent de ressembler à cette Algérie que, pourtant, ils agonisent d'injures (mais jamais devant des étrangers !). Je ne résiste pas à l'envie de vous raconter deux petites anecdotes révélatrices de ce qui précède.

La première m'a été rapportée par une amie, originaire d'Alger, actuellement attachée d'administration dans une mairie du sud de la France. Elle est partie avec une délégation d'employés de sa commune en Finlande, dans le cadre d'un voyage officiel.

La délégation a été conviée à un dîner de gala dans un grand restaurant d'Helsinki. Le service était assuré par un garçon extrêmement bien mis, extrêmement rigide et qui ne parlait que... le finnois. C'est vous dire la difficulté des convives de se faire comprendre. Après des tentatives infructueuses en anglais et en allemand, l'amie d'Alger laisse tomber entre ses dents une exclamation en arabe.

Du coup, le serveur, abandonnant complètement tout souci de distinction, est entré dans une sorte de transe et s'est mis à débiter un mélange de kabyle et d'arabe, en se tapant la poitrine : «Tu es d'Algérie, ma sœur ? C'est vrai ? D'Alger ? Quel quartier ? Comment ça va à Alger ? Je peux te donner quelque chose pour ma mère ? Léger, n'aie pas peur, ma sœur.» Après cet échange inattendu, un collègue s'est retourné vers l'amie d'Alger en lui disant : «Franchement, tu aurais pu nous dire que tu parlais le finnois !».

L'autre anecdote à présent. Je fréquente un club de sport où il y a beaucoup de Maghrébins. Le jeu consiste à les identifier. C'est souvent assez facile. Quelquefois moins. J'ai rencontré un jeune homme blond, aux yeux clairs et on a pris l'habitude de se saluer en se croisant. Un jour, au vestiaire, je croise son regard au moment où il tirait un coton-tige pour se curer les oreilles. Aussitôt, il m'en propose un. Je lui demande s'il est algérien.

«Oui, me dit-il, de Sétif. Comment as-tu deviné ?



Photo: DF

D'habitude, on me prend pour un Scandinave.»

- Tu en connais beaucoup, des Scandinaves qui offrent des cotons-tiges à des inconnus ? Non, n'est-ce pas ? C'est un geste typiquement algérien né de la culture du partage.

Vous racontez votre histoire, en même temps que celle de l'Algérie. Fils de chahid originaire de Mascara où un de vos aïeux a été un général de l'émir Abdelkader, vous faites vos études en France. Quelle place occupe la France dans votre univers culturel ?

Je suis fils de chahid, en effet, comme des dizaines de milliers de mes compatriotes. Autant dire que le rapport à la France est tout, sauf simple. J'ai été depuis ma tendre enfance nourri de littérature française, un legs de mon père qui en était amoureux et qui nous a laissé une maison pleine de livres. Par ailleurs, jamais ma maison, même au plus fort de la violence coloniale, n'a résonné de cris de haine. Je le dis d'autant plus facilement que ma famille était loin d'être un cas isolé.

Tout le monde, même les Français les plus nostalgiques de l'époque coloniale, a relevé l'absence totale de ressentiment contre l'ex-puissance dominante. Il faut bien sûr saluer cette caractéristique de notre peuple. Il convient cependant de l'éclairer. J'oscille entre trois grilles d'explication.

La moins pertinente consiste à interpréter cette attitude

comme une sorte de pardon auguste d'une société martyre à ses tortionnaires. La seconde renvoie à la faculté d'amnésie dont notre peuple a donné beaucoup d'exemples dans son histoire.

La troisième renvoie à une sorte de notion de culpabilité originelle qui permet d'expliquer le sort que l'on subit par une faute qu'on n'aurait pas fini d'expier, voire par une vocation au malheur. Je crois que la vérité se situe entre ces deux dernières propositions.

Elles conduisent toutes deux à exonérer l'occupant d'hier de sa faute que l'on reportera sur nous-mêmes, porteurs d'une sorte d'atavisme qui nous prédispose à l'exploitation et au malheur.

Peu importe finalement la main qui nous frappe puisque notre premier réflexe est de nous flageller pour nous punir d'avoir été... frappés. Peu à peu, toutefois, j'ai le sentiment que se fait jour une approche un peu moins sacrificielle, en particulier dans la jeunesse algérienne, moins complexée que la génération de ses aînés. Je sens que je me suis éloigné de la question mais j'y reviens. Notre génération a eu tendance à cacher cette part de haine d'elle-même derrière la puissante attraction culturelle de la France. L'univers culturel dans lequel nous avons baigné était français.

La musique, la littérature, le cinéma, toutes nos références étaient françaises. Comment, dès lors, faire le départ entre cet héritage, subi mais intégré, avec la barbarie de ceux par qui il s'est insinué chez nous.

C'est ainsi que, dans notre génération, à côté de l'exercice obligé des condamnations de l'impérialisme, nous avons développé, au mieux, une indifférence vis-à-vis du fonds culturel de notre pays.

Parfois, nous l'avons même méprisé. Notre jeunesse n'a pas les mêmes problèmes. Je pense qu'elle est en train d'inventer la société algérienne de demain, libérée du poids des humiliations d'hier, prête à revisiter ce patrimoine que nous avons refoulé.

Vous y dénoncez le racisme et tous les maux d'une société qui a du mal à évoluer aussi vite que sa composante. Quelle est, selon vous, la place des anciens colonisés dans un pays qui prône les bons aspects de la colonisation ?

Je fais la liaison avec la question précédente. J'ai écrit récemment un article qui a paru dans *L'Humanité* le 20 octobre 2008. Je réagissais aux dix sifflets qui avaient accueilli la *Marseillaise* avant un match France-Tunisie.

Le même scénario s'était produit quand l'équipe de France avait rencontré l'Algérie et le Maroc. Il y avait plusieurs explications à ces sifflets. La plus plausible, à mon sens, est la réaction face au déni de citoyenneté que subissent ceux qu'on appelle les beurs. Plusieurs historiens ou sociologues ont évoqué le continuum entre la colonisation et la situation de discrimination insupportable faite aux enfants des ex-esclaves et ex-colonisés. Cette situation est due au fait que, loi d'amnistie aidant, jamais l'équipée coloniale n'a fait l'objet d'un réexamen de la part de la nation qui l'a conduite. Pire encore, la tragédie subie par les peuples des colonies a été occultée et beaucoup de Français honnêtes pensent que le drame de la guerre d'Algérie se limite à l'exode des pieds-noirs. Alain Decaux, un oubliable historien, avait fait une émission à la télévision française sur l'Algérie et sur le drame dont elle avait été le théâtre, drame qu'il résumait ainsi : «30 000 soldats tués, un million de déracinés.» Pas un mot sur les centaines de milliers de victimes algériennes. Je suis persuadé que la grande majorité des citoyens français est, peu ou prou, dans la situation de ce Monsieur.

Non seulement elle ne ressent aucune culpabilité vis-à-vis des crimes de la colonisation mais encore elle rend les anciens colonisés responsables du malheur des Français qui ont dû quitter les territoires occupés et qui ont participé au lustre de la France d'alors.

«Nous avons besoin, écrit Stéphane Hessel dans la préface, de prendre enfin pleinement conscience de ce qu'ont été sur cette autre rive de la Méditerranée la brutalité des militaires, l'égoïsme des colons, le mépris écrasant pour les indigènes.»

B. A.

SIGNET Individuel

Quand, par l'organisation communautaire, tout rapport social s'inscrit dans le général, il n'est pas mauvais que des expressions individuelles se fassent entendre. C'est pourquoi l des réactions comme celle de Brahim Senouci par ce livre est intéressante à plus d'un titre. Ecrire un livre pareil est d'abord un acte citoyen à travers lequel l'auteur nous dit que l'histoire collective est aussi mon histoire en tant qu'individu.

La deuxième chose est l'appropriation par les intellectuels de l'Histoire même si elle n'est pas leur spécialité. Brahim Senouci dit que pour accéder à une argumentation décisive contre la mythologie coloniale il lui a fallu parcourir les meilleures sources de l'histoire de la colonisation.

Il est plus convenable évidemment que l'Histoire s'écrive par les historiens mais il n'est pas mauvais que des intellectuels rigoureux et précis corroborent leurs sentiments par des faits vérifiés.

La deuxième colonisation, celle de l'histoire

On aurait pu s'écrier : encore un livre sur l'Algérie. Encore une thérapie de l'exil par l'écriture ! Le livre de Brahim Senouci ne saurait être réduit à cela. Il est reflété par le titre : c'est en effet une sorte de mémoire particulière à vif qui se confond avec une mémoire collective.

Brahim Senouci, docteur en physique, ancien étudiant en France, est rentré enseigner à Oran avant de s'envoler de nouveau pour la France, chassé de son Algérie natale pour le contraire de ce pour quoi il s'est battu et pour quoi son père, chahid, s'est battu : la liberté dans la tolérance.

Ce livre, qui alterne des morceaux d'histoire individuelle entrecoupés avec l'histoire de l'Algérie, n'a, à l'image de son auteur, aucune autre prétention, que de délivrer un message plein d'humilité et de sagesse sur le destin cahoteux de l'Algérie meurtrie, d'abord par le colonialisme, ensuite par ses propres enfants. Et ce sont toujours les plus vulnérables de la population, ballottés par l'histoire dont

elles ne reprennent le cours qu'en s'emparant du gouvernail. Brahim Senouci alterne donc son histoire individuelle, emblématique de milliers de jeunes formés dans les années 1960 et 1970 à l'humanisme et à la volonté de la conquête nationale avec, celle, plus générale, du pays pour montrer que la barbarie dont le colonialisme est supposé

avoir tiré les envahis est en fait ce que souvent il a apporté. Il démontre que les généraux de la conquête française ont à leur actif infiniment plus d'actes barbares que les colonisés. Ce qui n'a pas empêché, l'histoire s'écrivant par les vainqueurs, que c'est la barbarie des victimes qui prétend demeurer.

L'auteur précise qu'il n'est pas historien mais «juste un Algérien» qui «à l'instar de ses compatriotes, j'ai du mal à me

défaire d'une culpabilité aux origines incertaines, du poids de la barbarie prêtée à mes ancêtres.

J'entends le discours moral de ceux qui les ont investis puis massacrés au nom de la civilisation».

Pour contrer à son échelle, cette deuxième colonisation, celle de l'histoire cette fois-ci, Brahim

Senouci va chercher dans son histoire personnelle, familiale (un père chahid, un aïeul compagnon mascaréen, un aïeul Abdelkader) mais aussi dans l'histoire des idées. Il va démontrer que même des lumières au sens philosophiques du terme telles Alexis de Tocqueville ou Victor Hugo n'avaient sur la colonisation que des réserves de forme. Les moments les plus forts de ce livre sont cependant les retours réels ou imaginaires à Mascara.

Dans la vacuité des après-midi écrasés de chaleur, on voit l'auteur se ressourcer à ce qu'il y a de fondamental de son identité. Autres moments forts : ces apartés récurrents sous le titre de Balcon de Blaise, sorte de retraite de l'auteur qui, au milieu de la vanité de la vie sociale en exil, se retrouve face au vide de sa pensée qu'il comble par le retour aux choses essentielles.

Ces pages où il décrit les terrasses de café, où il trace le portrait de camarades, sont d'une puissance telle qu'elles font pâlir les longs développements historiques.

«Nous avons besoin, écrit Stéphane Hessel dans la préface, de prendre enfin pleinement conscience de ce qu'ont été sur cette autre rive de la Méditerranée la brutalité des militaires, l'égoïsme des colons, le mépris écrasant pour les indigènes.»

Brahim Senouci, *Algérie, une mémoire à vif ou Le caméléon albinos*, préface de Stéphane Hessel, L'Harmattan, 166 p.